



● ABDELAZIZ RAHABI, ANCIEN AMBASSADEUR D'ALGÉRIE À MADRID :

L'acte de Sanchez est une «triple rupture de l'Espagne avec la question sahraouie»

PAGE 11

● DJAMEL BELMADI EN CONFÉRENCE DE PRESSE :

«On se prépare à tout ça depuis longtemps»

PAGE 12



● ALGÉRIE-CHINE

Alger et Pékin à l'heure des intérêts communs

PAGE 7

BILLET (PAS) DOUX

LE YÉMEN N'EST PAS L'UKRAINE

Certains amis lecteurs me posent la question de savoir pourquoi nous ne faisons pas, envers les Yéménites, ce que les Européens font pour les Ukrainiens ? Comment voulez-vous aider les Yéménites quand presque tous les pays arabes participent à une coalition pour les bombarder et n'épargner ni les hôpitaux, ni les écoles et les transports ? Comment voulez-vous les aider alors qu'ils sont pauvres et leurs agresseurs riches ? Depuis quand les pauvres ont-ils droit à la parole ? Et puis, il n'y a ni Zelensky ni Poutine. Il y a Ben Salmane, les rois et les princes qui ont toutes les clés de ce monde d'un autre âge qu'on appelle monde arabe. Mais il y a encore des Angelina Jolie qui vont au Yémen pour y semer les sourires sur ces visages décharnés et défaits par la faim et la souffrance...

M. F.



Photos : DF

● HYDROCARBURES

Sonatrach et ENI annoncent une importante découverte à Zemlet-el-Arbi dans le bassin de Berkine

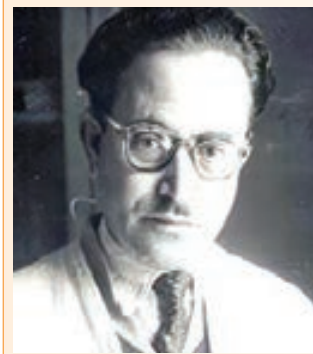
PAGE 7



● MDN

Mort de trois militaires dans un accrochage avec un groupe terroriste à Timiaouine

PAGE 4



MOULOUD FERAOUN, PARCOURS D'UNE ŒUVRE

Par Christiane Chaulet Achour (P. 8 et 9)

Mouloud Feraoun, parcours d'une œuvre

«La tâche la plus importante serait peut-être d'entreprendre des recherches sur ce qui remplace actuellement l'orientalisme, de se demander comment l'on peut étudier d'autres cultures et d'autres populations dans une perspective qui soit libertaire, ni répressive ni manipulatrice.»

(Edward W. Saïd, 1997,

L'orientalisme, l'Orient créé par l'Occident, Paris, Le Seuil, p. 38)
(1^{re} publication anglaise, 1978).

Cette année est celle du soixantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie. On commémorera bien sûr cet événement. On tentera aussi de faire le bilan des avancées et reculs du pays, depuis 1962.

Pour notre part, nous voudrions, à cette occasion, rendre hommage à quelques figures, écrivains et chercheurs, algériens ou amis de l'Algé-

Mouloud Feraoun fait partie, sans aucun doute, des écrivains algériens qui, durant la période coloniale, ont écrit/décrit l'Algérie, en privilégiant la région qui était la sienne et qu'il connaissait le mieux : la Kabylie.

Il commence son parcours de création par un roman autobiographique dont Tahar Djaout a pu écrire en 1990 : «*Le Fils du pauvre* demeure, malgré quelques rides gravées par les années, l'un des livres les plus émouvants et les plus vrais de la littérature maghrébine.» Il impose, «en contrepoint» au discours dominant alors diffusé, l'existence d'un «je» dans l'espace colonial à partir de séquences qui campent un sujet socio-culturel : naissance, origines familiales, petite enfance, scolarité, coutumes et fêtes, etc. Sous une transparence que renforce l'écriture réaliste héritée de la formation scolaire, se discerne une opacité. Il est aisé de montrer autour de l'inscription du nom propre les stratégies dont use le jeune instituteur lorsqu'il met au point ce premier manuscrit. On sait que le nom marque la position de l'individu au sein d'une collectivité, à un moment historique donné. L'auteur du récit autobiographique est, par excellence, l'auteur de sa propre naissance puisqu'il réécrit son identité première en construisant son identité littéraire qu'il donne à lire aux siens et à l'Autre.

Dès l'ouverture et le premier chapitre, il décline le patronyme de l'état civil français et sa profession en un lieu précis. Apparaît alors le dédoublement si caractéristique de la nomination (kabyle/coloniale) et du jeu des personnes verbales (je/il) donné à lire par la suite : «L'histoire de Menrad Fouroulou sera connue de tous.» Cette identité se déplace ensuite de l'espace colonial (école et modèles littéraires énoncés) à l'espace privé pour introduire les origines ethnofamiliales : «Nous, Kabyles [...] La Karouba (clan) comprend les Aït Rabah, les Aït Slimane, les Aït Moussa, les Aït Larbi, les Aït Kaci [...] Mes parents avaient leur habitation à l'extrême-nord du village, dans le quartier d'en bas. Nous sommes de la Karouba des Aït Mezouz, de la famille des Aït Moussa. Menrad est notre surnom. Mon oncle et mon père se nomment l'un Ramdane, l'autre Lounis mais dans le quartier on a pris l'habitude de les appeler "les fils de Chabane" je ne sais trop pourquoi [...] On aurait dû les appeler les fils de Tassadit, ma grand-mère. [...] Ma mère est des Aït Moussa, c'est donc une cousine des Menrad.»

On peut déjà voir, à travers les précisions données, que la première dénomination est un «surnom» et que la position du «je» dans la collectivité kabyle est beaucoup plus complexe. On constate également que cette origine familiale met l'accent sur l'importance de la grand-mère et souligne une tension et même une contradiction entre deux systèmes parallèles : état civil français vs système de la Karouba. C'est alors qu'au chapitre IV, l'identité du sujet est énoncée

rie, qui ont témoigné, chacune et chacun, des circonvolutions de la société algérienne, dans une perspective anti-coloniale, humaniste et avec une démarche sincère.

La raison n'est pas fortuite. L'Algérie n'est pas un terrain discursif neutre. La colonisation française n'a pas été qu'une entreprise humaine, matérielle, économique. Elle a constitué aussi, et peut-être avant tout, un affrontement idéologique, qui a encore ses effets et se prolonge parfois, d'une autre manière, jusqu'à nos jours. La sortie du président français Emmanuel Macron, du 30 septembre dernier, en est un exemple. Mais on pourrait trouver, dans plusieurs débats et déclarations en Algérie, dans des positions de certains intellectuels, journalistes, ou citoyens algériens, des traces ou des réminiscences de certaines idées coloniales ou néo-coloniales.

Les sciences sociales et la littérature compa-

rées nous permettent de décrypter les discours et les idéologies qui les sous-tendent.

Nous concernant, ces disciplines nous aident à analyser et déconstruire les discours politiques, journalistiques et médiatiques portés sur l'Algérie. Elles nous outillent face à ce que l'intellectuel palestinien-américain Edward Saïd appelle, dans le sillage du philosophe Antonio Gramsci, l'hégémonie culturelle : la domination culturelle des classes dirigeantes ; et également, dans notre contexte globalisé, des pays dominants.

Nous souhaiterions, ici, proposer au public algérien une petite initiation à ces disciplines, à partir d'écrits portant sur l'Algérie. Nous brosserons le portrait de témoins disparus, ou peu connus, qui ont œuvré à décrire ou raconter l'Algérie dans une perspective alternative, décolonisée, non hégémonique, non manipulatrice.



Mouloud Feraoun.

dans les «normes» du récit autobiographique : «Je suis né en l'an de grâce 1912 [...] Comme j'étais le premier garçon né viable dans ma famille, ma grand-mère décida péremptoirement de m'appeler Fouroulou (de *effe* : cacher). Ce qui signifie que personne au monde ne pourra me voir, de son œil bon ou mauvais, jusqu'au jour où je franchirai moi-même, sur mes deux pieds, le seuil de notre maison.»

«Ce prénom tout à fait nouveau chez nous»... : en effet, roman autobiographique plutôt qu'autobiographie, le héros ne se nomme pas Mouloud et il y a même une légère modification de la date de naissance de 1912 à 1913. Au sein de l'énonciation de l'origine selon les normes kabyles, s'impose l'invention. Ainsi, l'identité est construite d'abord au niveau poétique puisqu'on sait que Fouroulou Menrad est l'anagramme de Mouloud Feraoun ; au niveau translinguistique puisqu'en donnant la traduction, Feraoun désigne son narrataire, celui pour lequel il faut traduire ; au niveau socio-culturel, puisque la grand-mère est souvent celle qui prénomme ; au niveau symbolique, enfin. En effet, l'invention induit l'idée de protection. Cette protection est-elle seulement celle du petit garçon que l'on veut garder ? On peut penser aussi que c'est un nom qui vise à protéger dans le monde

déstabilisé par la colonisation dans lequel on ne peut avancer que visage masqué. Le colonisé sait les ruses du masque. Cette protection est aussi protection vis-à-vis des siens puisque le parcours raconté est celui d'une position singulière parmi les colonisés. Cette interprétation peut être corroborée par l'usage des personnes verbales dans l'énonciation des deux parties : Fouroulou Menrad dit «je» tant qu'il évoque l'univers de l'enfance dont le souvenir n'est pas source d'ambivalence. Menrad Fouroulou s'efface derrière un «il» distant lorsqu'il s'agit d'évoquer les premiers pas dans l'univers de l'Autre. Le narrateur semble ainsi se dérober à l'énonciation directe de sa subjectivité aux prises avec l'altérité et offre à «je» un miroir partiel de son devenir. «Je est un autre»... mais aussi, «il resta Kabyle et supporta son sort».

Dans l'écriture du premier roman, ce glissement semble se faire sereinement, sans qu'angoisse ni déchirement ne soient verbalisés. Dans *Les Chemins qui montent*, l'interaction identitaire devient fortement conflictuelle : Amer est «le fils de Madame», la double appartenance que trahit l'appellation née vécue dans l'amertume jusqu'au suicide ou ce qui y ressemble fort. Dans le *Journal*, écrit en temps de guerre, tout se radicalise et se complexifie et l'inter-

Par Christiane Chaulet Achour,
universitaire et critique littéraire

rogation identitaire, nous allons le voir, se fait obsessionnelle et douloureuse : «Mais que suis-je, bon Dieu ?» À la p. 97 du *Journal*, on peut lire : «J'ai peur du Français, du Kabyle, du soldat, du fellagha. J'ai peur de moi. Il y a en moi le Français, il y a en moi le Kabyle.» Le *Journal* marque éloquentement l'entrée de l'écrivain dans une écriture citoyenne qui s'affirme et s'énonce en tant que telle, appréciée ainsi par Tahar Djaout : «Un témoignage profondément humain et humaniste par son poids de sensibilité, de scepticisme et d'honnêteté.»

L'œuvre commence le 1^{er} Novembre 1955, un an après l'explosion de novembre 1954, et se termine soit le 5 février 1962, si l'on tient compte de la dernière date lors du dépôt de son manuscrit au Seuil, soit le 14 mars, à la veille de son assassinat pour les feuillets ajoutés et dûment signalés par l'éditeur, ceux du 28 février, 2, 9 et 14 mars, dramatisant l'ensemble après l'assassinat de l'écrivain et, tout particulièrement, le 14 mars : «À Alger, c'est la terreur[...] Chaque fois que l'un d'entre nous sort, il décrit au retour un attentat ou signale une victime.»

L'entrée en écriture, dans ce *Journal*, se fait progressivement à la fin de l'année 1955 : en effet, sur 61 jours, 16 seulement sont précisément datés tout au long des 50 pages qui racontent cette fin d'année.

En réalité, en plus du récit factuel au jour le jour, marque même de l'écriture diariste, de longs passages sont consacrés aux réflexions de l'auteur sur ces «deux mois de guerre, de tristesse et d'angoisse». Les 140 pages suivantes sont le récit de l'année 1956 : 118 jours sur 365 avec insistance sur certains et silence sur d'autres, incorporant aux jours racontés les réflexions qui, précédemment, dans l'ouverture du *Journal*, étaient détachées.

À l'année 1957 sont consacrées 85 pages qui isolent 68 jours sur les 365. L'année est en réalité coupée en deux puisque c'est en juillet que Feraoun déménage à Alger, au Clos Salembier, et qu'à partir du départ de Kabylie, l'écriture se fait de plus en plus laconique et les commentaires généraux plus fréquents, comme si le *Journal* hésitait entre ses règles génériques et celles de l'essai. Ainsi, l'année 1958 est racontée en 70 pages pour 25 jours ; l'année 1959 en 11 pages pour 9 jours, l'année 1960 en 18 pages pour 13 jours, l'année 1961 en 26 pages pour 25 jours et les deux derniers mois de sa vie en 7 pages pour 11 jours. C'est une composition entre dits et silences, dévoilant et taisant en fonction aussi de la vie de l'écrivain. La richesse de la matière est telle qu'il est difficile d'être exhaustif dans l'analyse et qu'il faut choisir un angle de lecture : d'où la qualification choisie d'écriture citoyenne.

De novembre 1955 à mars 1962, que publie l'écrivain Mouloud Feraoun ? Il édite son troisième roman, *Les Chemins qui montent* en 1957 et *Les Poèmes de Si Mohand* en édition bilingue en 1960. Dans le roman se déploie une interrogation identitaire forte, comme dans aucun des romans précédents, de Amer, fils de «Madame». Quant à la traduction du grand poète kabyle, significativement éditée aux éditions de Minuit, soutien du combat algérien pendant la guerre, l'appréciation que Feraoun donne en introduction est celle d'une sorte d'usurpation car il est moins bien placé que les femmes pour transmettre cette poésie.

On sait enfin qu'il a en chantier, dans ces années-là, deux romans qui resteront inachevés, l'un dont les feuillets seront publiés par Emmanuel Roblès sous le titre du roman, *L'Anniversaire*, et l'autre édité à titre posthume par son fils, en 2007, *La Cité des roses*. Ils portent la marque d'un style proche des romans antérieurs, seule la thématique s'écarte vers des sentiers amoureux qu'avait déjà empruntés *La Terre et le Sang*, mais cette fois dans la «mixité» amoureuse. Les deux œuvres éditées, en 1957 et en 1960, que nous venons d'évoquer, frémissent d'une remise en cause oblique de modèles par trop présents. Le style même du *Journal* tranche avec celui des romans : on y sent Feraoun plus direct. Il exprime avec beaucoup de précision ces faits, les événements et ce qu'ils lui suggèrent. Il souligne lui-même cette sorte d'obligation de réserve qu'il s'est imposée, en une page frappante, au début du *Journal* où il se compare au génie de la jarre du conte. Sentant que ses «compatriotes» attendent de lui une prise de position et qu'en même temps ils partagent une complicité tacite, il développe :

«Ce que je pense, moi ? Je ne pense à rien. Ou bien alors il faudrait chercher loin. Au tréfonds de moi-même. Des idées, des jugements, des conclusions monteraient, interminables, que je ne saurais plus discipliner ou arrêter. Elles monteraient de moi qui les ai toujours portées sans m'en rendre compte parce qu'elles ont toujours été en moi. Si elles trouvaient une issue pour s'échapper, elles sortiraient toutes comme ces vapeurs très denses qui, dans les légendes, attendent patiemment qu'une main providentielle vienne desceller le couvercle de la marmite de cuivre où un puissant génie les avait enfermées depuis des siècles. Et de même que ces vapeurs, ce qui est en moi se condenserait hors de sa prison et apparaîtrait, aux yeux ahuris de ceux qui croient me connaître, sous les traits d'un diable boiteux et hilare. Un diable perspicace et méchant dont les ricaneurs accusateurs ignoreraient la pitié ou la reconnaissance, un personnage effrayant qui réclamerait réparation, qui serait implacable et sourd. Ce que l'on pourra entendre de la bouche du démon, ce sera ce que je pense, ce que pensent mes compatriotes. Pareil à celui de la légende, il serait boiteux pour avoir perdu un peu de ses vapeurs : la partie la plus subtile, la plus généreuse, la seule susceptible d'amitié et de pardon, qui se serait dissipée dans les airs pour ne laisser en vous que la haine.»

Aussi, dans l'ensemble du *Journal*, écrit sur le vif, Feraoun oscille entre retrait par rapport à ce qu'il raconte et adhésion ou réprobation. Il n'y a pas de hiérarchisation entre un discours plus compréhensif du combat qui oppose Algériens et Français et un discours nostalgique d'une période révolue. L'indépendance est envisagée comme une issue inéluctable à partir du poste d'observateur qui est le sien, ni d'un côté ni de l'autre, mais néanmoins algérien. Le *Journal* est le texte d'un homme qui observe, meurtri et écartelé, son pays livré à la violence, en essayant de ne basculer ni dans un «camp» ni dans l'autre, tout en sachant que c'est intenable. Ainsi, le 6 janvier 1957, il se définit comme « un observateur attentif qui souffre toute la souffrance des hommes et cherche à voir

clair dans un monde où la cruauté dispute la première place à la bêtise». Ceux contre lesquels Feraoun est intransigeant sont les politiques, et conjointement il affirme à chaque fois sa solidarité avec le peuple qui subit et qui souffre, au bord du désespoir et sans une vraie conviction, sauf chez ceux qui sont trompés... toujours, de part et d'autre ; mais, parfois aussi, un peuple qui a une vraie conviction, venue du plus profond du rejet de la domination. La position est caractéristique de celui qui en sait trop pour être dupe des uns ou des autres et qui ne peut se mouvoir «en équilibre» que «sur une corde bien raide et bien mince».

Ainsi, le 24 janvier 1957, il écrit : «Je suis de ces gens compliqués qui ont appris à l'école beaucoup de choses inutiles. Ces inutilités me rendent malade physiquement, de même que mes pareils et tous ensemble nous devenons étrangers sur notre terre. Tous ensemble ? Nous sommes une poignée peut-être. Pour les autres, il n'y a rien de compliqué. Le problème à résoudre n'a que deux issues : il faut vivre ou mourir. Vivre en tuant pour vaincre, mourir après avoir tué pour permettre à d'autres de vaincre et s'il nous advient de mourir tous, sans avoir vaincu, notre mort collective sera tout de même une victoire.»

Tout au long de ce *Journal* se juxtaposent des appréciations qui oscillent de la compréhension de la lutte de libération à sa critique. Par contre, dans l'observation des forces françaises de répression, la lucidité est toujours de mise pour mettre en doute les informations données et pour dénoncer les mensonges de la presse. Pour l'humaniste qu'est Feraoun, la question reste la violence multiforme, inséparable de toute guerre et qu'il condamne. Il reconnaît, pourtant, dans quelques rares passages, que seule cette violence l'a fait sortir, lui et ses semblables, de leur neutralité et de leur quiétude, «de notre paresse à réfléchir». Et dans certains passages puissants, sa lucidité et les conséquences de son observation sont frappantes ; ainsi le 9 décembre 1955 : « Le pays se réveille aveuglé par la colère et plein de pressentiments ; une force confuse monte en lui doucement. Il en est tout effrayé encore mais bientôt il en aura pleine conscience. Alors, il s'en servira et demandera des comptes à ceux qui ont prolongé son sommeil.» De la même façon, le 13 décembre 1955, il commente la perception qu'ont des Français les «gens de chez lui», ceux qu'il a rencontrés à Paris, et se lance dans une réflexion sur «modèles et ennemis», «haine et amour», «bons et mauvais», «civilisés et barbares», toutes les binarités qui ont assuré la domination et caractérisé le rapport aux Français : la lucidité a pris la place de la soumission et les temps ont irrémédiablement changé. Dans la partie du *Journal* en Kabylie, on a sans cesse ce glissement, souvent imperceptible, entre un «nous» en lieu et place de «ils, les Kabyles» et ce «nous », Feraoun, le «je», s'y inclut.

Dans la rétrospective dans laquelle il se lance à la fin de l'année 1955, Feraoun exhorte à réfléchir en fonction de la réalité : pour quoi l'unanimité de la révolte de la «population» : «La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu mariage. Non, les Français sont restés à l'écart. Dédaigneusement à l'écart. Les Français sont restés étrangers. Ils croyaient que l'Algérie, c'était eux. Maintenant que nous

nous estimons assez forts ou que nous les croyons un peu faibles, nous leur disons : non, messieurs, l'Algérie c'est nous. Vous êtes étrangers sur notre terre.»

Venons-en à quelques thématiques privilégiées par l'énonciateur et d'abord l'École dans l'écriture puis l'École comme bastion de la neutralité. Pour l'École dans l'écriture et la déconstruction que Feraoun entreprend dans son *Journal*, je m'arrêterai à un seul exemple : celui de l'incipit du texte : «"Il pleut sur la ville". Les lampadaires sont allumés depuis deux heures. Ils éclairent des façades muettes aux volets clos, aux portes closes. La ville est silencieuse, elle se terre, sournoise et apeurée... La journée a été calme : une journée triste d'automne.»

On voit ici comment la citation est un clin d'œil très vite abandonné pour dire une réalité autre. Tout ce début est empreint de méfiance, de silence, d'absence de communication, de «crainte sournoise». C'est la manière qu'a Feraoun de nous plonger au cœur de la guerre à Fort-National (Larbaâ Nath Irathen). Les pages suivantes vont introduire les forces en présence : les «fellaghas», selon la terminologie de l'époque, et les troupes françaises qui arrivent dans les montagnes kabyles. L'ambiance scolaire est finement décrite pendant ce temps où la guerre s'installe, Feraoun en reprendra des éléments dans *La Cité des roses*. Du côté des maîtres, la position des instituteurs «indigènes» est très difficile, pris, leur disent leurs collègues français, «entre le marteau et l'enclume» : en réalité, ces collègues se demandent s'ils sont fidèles à la France ou des «fellaghas camouflés». Feraoun est pris comme porte-parole par les siens pour prendre des contacts avec le FLN et savoir sa position sur l'École laïque : il n'accepte pas ce rôle. Il observe l'engagement de plus en plus irréversible des paysans kabyles, la peur des Français et affirme : «Nous vivons tous le même cauchemar.» Il apprend que l'école de Tizi-Hibel, celle de son enfance, celle de son village, a été brûlée et condamne l'acte. Dans d'autres passages, les incendies d'écoles seront signalés et systématiquement déplorés.

Cette observation est au plus près, dans sa position ambivalente d'instituteur kabyle, Feraoun emploie parfois le terme d'«Algériens» mais il parle plus volontiers de paysans, de la population, de pauvres, de rebelles, de fellaghas, de terroristes. Elle le pousse à approfondir sa réflexion sur l'intégration sans se tromper sur la colonisation qui a acculé à cet état de choses, non par erreur, mais par sa nature même, par ses choix, car faire d'autres choix, c'était se nier en tant que telle : le 1^{er} février 1956, il note pour ce jour : «Quand je dis que je suis français, je me donne une étiquette que tous les Français me refusent ; je m'exprime en français, j'ai été formé à l'école française. J'en connais autant qu'un Français moyen. Mais que suis-je, Bon Dieu ? Se peut-il que tant qu'il existe des étiquettes, je n'aie pas la mienne ? Quelle est la mienne ? Qu'on me dise ce que je suis ! Ah ! oui, on voudrait peut-être que je fasse semblant d'en avoir une parce qu'on fait semblant de la croire. Non, ce n'est pas suffisant.»

Un dernier point pour mettre en valeur cette écriture citoyenne : les propos que Feraoun tient sur ses pairs : cette fois, ce ne sont pas les instituteurs, mais les écri-

vains. Les déclarations d'amitié et de complicité sont constantes vis-à-vis d'Emmanuel Roblès, son ami (en février 1957, il est à Alger chez lui et lui remet son premier cahier) ; puis Roblès le met en contact avec Camus que Feraoun rencontre à Alger, en avril 1958, et il rend compte de cette visite le 11. Il le comprend mais ne dit pas qu'il est d'accord. Sa position avait été clairement énoncée, le 3 février 1956, en donnant son avis sur l'Appel à la trêve civile : «Je pourrais dire la même chose à Camus et Roblès. J'ai pour l'un une grande admiration et pour l'autre une affection fraternelle, mais ils ont tort de s'adresser à nous qui attendons tout des cœurs généreux s'il en est. Ils ont tort de parler puisqu'ils ne sauraient aller au fond de leur pensée. Il vaut cent fois mieux qu'ils se taisent. Car enfin, ce pays s'appelle bien l'Algérie et ses habitants des Algériens. Pourquoi tourner autour de cette évidence ? Êtes-vous algériens, mes amis ? Votre place est à côté de ceux qui luttent. Dites aux Français que le pays n'est pas à eux, qu'ils s'en sont emparés par la force et entendent y demeurer par la force. Tout le reste est mensonge, mauvaise foi [...]»

Et c'est dans le même ordre d'idées qu'il rend hommage à Mauriac, le 12 février, mettant en concurrence l'Appel, les articles de Camus qui seront regroupés dans ses *Chroniques algériennes III* et le fameux *Bloc-notes* de François Mauriac. Il rend aussi hommage à Henri Alleg dont il a reçu *La Question* (18 avril 1958) : «Des héros dignes d'admiration ! Des gars de cette trempe pourront refaire le monde et, auparavant, «bâtir une Algérie nouvelle.»

Comme je le disais précédemment, la richesse du *Journal* ne se laisse pas appréhender aisément. Mais on peut au moins souligner que, par cette écriture, Mouloud Feraoun sort de sa stature pacifiée et distante de sage pour rendre visibles son déchirement et sa solitude. Il présente son propre plaidoyer et se libère de trop de contraintes : librement, il affirme, analyse, commente et présente sa vérité. La fragmentation des énoncés par journée ou par période permet de voir s'animer la confrontation des idées à l'intérieur de l'individu même. Ce qui est constant, c'est bien ce double plaidoyer : pour lui-même et sa sincérité ; pour son peuple et sa terre. Tous les autres éléments sont sujets à des avis différents selon le moment de la guerre évoqué.

La réussite de cette œuvre est justement dans sa fragmentation, dans sa discontinuité et donc dans ses contradictions. J'ai signalé et j'en ai bien conscience, ce à quoi j'ai été particulièrement sensible en tant que lectrice, située dans une Histoire moi aussi et située par rapport à cette guerre. Le passionnant, c'est aussi les mille et un petits détails qui nous font saisir le quotidien dans les lieux où a vécu Feraoun, les journaux que l'on achète qui vous marquent au fer rouge dans l'Algérie coloniale, les marchés qui avaient été un des morceaux de bravoure de ses romans et de *Jours de Kabylie* qui deviennent, dans le *Journal*, un espace d'observation des transformations que subit un pays en guerre. Le *Journal* de Mouloud Feraoun nous fait entrer pleinement dans un pays meurtri par la violence, les attentats, les exécutions, l'arbitraire et la torture. Si l'on veut vivre de l'intérieur la guerre, la lecture de ce *Journal* est incontournable.

C. C. A.

Précision concernant l'hommage à Mouloud Feraoun

Les circonstances ont voulu que le texte de Christiane Chaulet Achour, rédigé et programmé depuis plusieurs semaines, paraisse quelques jours après l'hommage officiel rendu à Mouloud Feraoun.

Si nous saluons le geste politique, nous tenons à préciser que cet hommage est avant tout académique

et qu'il n'est nullement dicté par un quelconque agenda politique. Le mois dernier, nous avons rendu hommage à Isabelle Eberhardt (27 février 2022). Les semaines prochaines, nous rendrons hommage à d'autres auteurs.

Yazid Ben Hounet